

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 48

Artikel: Le bourdon de Victor Hugo
Autor: Slapfer, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le bourdon de Victor Hugo.

A Hauteville-House, Victor Hugo a son cabinet d'étude sur le toit de la maison ; il travaille dans une serre, une véritable serre, une chambre toute en verre, d'où il a la plus magnifique vue de l'île sur la mer et sur le ciel.

« Hier au soir, me dit-il donc, à six heures et demie, l'heure de descendre pour le dîner, j'ai aperçu par terre dans une chambre ce que j'y vois tous les ans au printemps, et cela me fait toujours de la peine : des abeilles mortes. Les pauvres bêtes entrent chez moi le matin, quand on ouvre ; pendant la journée, ne voyant point l'obstacle transparent qui s'oppose à leur issue, elles se précipitent pour sortir contre les vitres de ma chambre, de tous les côtés, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, jusqu'à ce que le soir, épuisées de fatigue, elles tombent et meurent. Mais hier, avec les abeilles, il y avait un grand bourdon, plus vigoureux que les abeilles, qui n'était pas mort, le gaillard, mais encore très-vivant ma foi ! et qui s'élançait de toutes ses forces contre les carreaux comme un grand bête qu'il était.

« Toi, l'ami, dis-je, tu as beau avoir la vie un peu plus dure, si je ne viens pas à ton secours, mon bon, ton affaire est faite aussi ; avant la nuit tu seras mort, et quand je remonterai ce soir, si je cherche avec ma lampe ce que tu es devenu, je trouverai ton petit cadavre par terre, à côté de ceux des abeilles. Allons ! comme l'empereur Titus, je veux signaler ma journée par un bienfait : Sauvons la vie à cet insecte ; un bourdon vaut peut-être un homme aux yeux de Dieu, et vaut mieux sans doute qu'un prince ! »

J'ouvris un carreau, et avec une serviette je chassai l'animal dans cette direction ; mais il fuyait toujours du côté opposé. Alors j'essayai de le prendre en jetant la serviette sur lui. Quand le bourdon sentit que je voulais le prendre, il perdit la tête complètement ; il bondissait en fureur contre les vitres comme s'il eut voulu les briser, reprenait son élan, bondissait encore, parcourait en tous sens la chambre entière, éperdu, désespéré, fou..... « Ah ! tu veux me prendre ! ah ! tu veux me ravir ma liberté ! tyran ! despote ! affreux bourreau ! ne me laisseras-tu pas tranquille à la fin ? je suis heureux, pourquoi me persécutes-tu ? » Après d'assez longs efforts, je parvins à le faire tomber, et en le saisissant à travers la serviette, je lui fis involontairement quelque mal... Oh ! comme il aurait voulu se venger ! il dardait son aiguillon (1) ; son petit corps nerveux, contracté sous mes doigts, ramassait pour me piquer tout ce qui lui restait de vigueur. Mais moi, sans m'inquiéter de sa rage et de ses protestations, j'étendis mon bras hors du carreau, secouai la serviette : le bourdon un instant étourdi, étonné, prit son vol et s'élança dans l'infini.

« Eh bien, concluait Victor Hugo, j'ai sauvé ce bourdon, j'ai été sa *providence* : mais (c'est la mo-

(1) Les bourdons n'ont point d'aiguillon ; mais les poètes n'y regardent pas de si près.

rale de mon histoire) bourdons stupides que nous sommes tous, ne nous conduisons-nous pas de la même manière envers la Providence de Dieu ? Nous avons nos petits projets absurdes, nos vues étroites et courtes, nos désirs violents dont l'accomplissement n'est pas possible, dont la poursuite nous perdra sûrement. N'y voyant pas plus loin que notre nez, les yeux fixés sur ce but prochain, nous marchons en avant avec un entêtement aveugle, nous courons comme pris d'un vertige insensé ; nous voulons réussir, triompher, disons-nous, c'est-à-dire aller nous casser la tête contre un obstacle que nous ne voyons point. Et quand Dieu, qui voit tout et qui veut nous sauver, contrarie nos dessins, nous nous mettons à bourdonner aussi, nous murmurons sottement, nous accusons sa Providence ; nous ne comprenons pas d'abord que s'il nous persécuté, bouleverse tous nos plans et nous fait tout souffrir, c'est pour nous délivrer, c'est pour nous ouvrir l'infini. Nous lui opposons notre sagesse, notre liberté, notre petite philosophie et notre proudhonisme.... O Proudhon ! — bourdon ! »

PAUL SLAP FER.

(Bibliothèque universelle.)

Un regard sur le bon vieux temps.

En feuilletant dernièrement le livre du professeur Scherr de Zurich « Deutsche Kulturgeschichte », j'ai senti plus que jamais que nous vivons, quoi qu'on en dise, dans un siècle de progrès et que le *bon vieux temps*, dont nous parlent nos grand'mères, n'est au fond qu'une illusion, une fable comme l'âge d'or regretté déjà par les grecs. Heureux sommes-nous qu'il soit fini, ce bon vieux temps ! En douteriez-vous ? je me permettrai de vous citer quelques faits.

Vous qui habitez une maison spacieuse et commode, figurez-vous ce qu'était par exemple la *ville libre impériale* de Francfort au XIV^e siècle : Les maisons étaient bâties de bois et de terre, et couvertes de chaume ; un trou dans le toit laissait passer la fumée, il n'y avait pas de cheminée ; les ouvertures qui servaient de fenêtres, étaient fermées par de la toile. Les rues n'étaient pas pavées et les porcs s'y promenaient librement. — Et quand vous aurez appris qu'une reine de France de cette époque ne possédait que deux chemises, vous ne serez pas trop étonnés de l'inventaire suivant d'une maison patricienne de l'an 1469 : 4 lits, 4 nappes, 7 essuie-mains, 2 grands plats d'étain et 7 petits, 3 cruches, 2 chandeliers en laiton, 10 écuelles en terre, 7 assiettes, 3 cuillers en bois, 1 grand verre et 7 petits, 3 marmites, 4 pots et 2 poêles. — Il est vrai que 50 ans plus tard, après la découverte de l'Amérique, les objets d'or et d'argent devenaient plus communs et qu'en même temps, un grand luxe d'habits se répandait.

Quant à la nourriture, les mets n'étaient pas bien fins dans ce temps-là, pas même aux cours royales ; mais on se dédommageait par la quantité des liquides absorbés. — Nos belles demoiselles qui